



**HAL**  
open science

# Esthésie de la dénonciation. Albert Londres en Terre d'ébène

Frédéric Lambert

► **To cite this version:**

Frédéric Lambert. Esthésie de la dénonciation. Albert Londres en Terre d'ébène. Le Temps des médias. Revue d'histoire, 2016, Afrique(s). Entre histoire et mémoires, 1 (26), pp.75-92. 10.3917/tdm.026.0075 . hal-04060370

**HAL Id: hal-04060370**

**<https://univ-panthéon-assas.hal.science/hal-04060370>**

Submitted on 6 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**HAL**  
open science

## Esthésie de la dénonciation. Albert Londres en Terre d'ébène

Frédéric Lambert

► **To cite this version:**

Frédéric Lambert. Esthésie de la dénonciation. Albert Londres en Terre d'ébène. Le Temps des médias. Revue d'histoire, 2016, Afrique(s). Entre histoire et mémoires, 1 (26), pp.75-92. 10.3917/tdm.026.0075 . hal-04060370

**HAL Id: hal-04060370**

**<https://univ-panthéon-assas.hal.science/hal-04060370>**

Submitted on 6 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POUR CITER CET ARTICLE : LAMBERT Frédéric, « Esthésie de la dénonciation. Albert Londres en *Terre d'ébène* », *Le Temps des médias*, 2016/1 (n° 26), p. 75-92. DOI : 10.3917/tm.026.0075. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2016-1-page-75.htm>

## Esthésie de la dénonciation Albert Londres en *Terre d'ébène*

### Présentation

Albert Londres va à la rencontre des hommes et des femmes. *Chez les fous*, 1925, *Au bague*, 1923, en Argentine (*Le chemin de Buenos Aires La Traite des Blanches*) 1927, en Afrique (*Terre d'ébène la traite des noirs*) 1929. Il va sur les grands boulevards de l'humanité. Et partout il y va vite de sa phrase. Présence. Ce n'est pas la tyrannie du présent qui fait ses phrases, c'est sa présence au monde. Distinguons les journalistes qui disent : « Voilà, c'est en train de se passer, et ça se passe comme ça » de ceux qui posent une question : « Mais enfin pourquoi ça se passe comme ça » ? Les premiers sont soumis au présent. Les seconds font de leur présence un acte de combat. Il y a ceux qui font tout pour que le monde soit le spectacle du réel, et ceux qui ne supportent plus l'histoire qu'on leur raconte.

Parmi les histoires qui écrivent les bénéfices du capitalisme et de la République française conquérante, il en est une qu'Albert Londres veut dire autrement : c'est celle du colonialisme en Afrique de l'Ouest. La dénonciation est un acte. Il faut un regard et un souffle pour dire la plaie, et pour espérer sa guérison. L'Afrique coloniale repose sur un pacte entre l'Etat français et les grandes industries qui vivent de 1920 à 1930 des années plus que fastes. L'Afrique coloniale, ce sont des colons, parfois vertueux, souvent autoritaires, mais qui tous participent au pillage des terres et à la violence de la puissance des blancs. En France, à Paris, c'est encore l'après-guerre : on aimerait vivre un peu. Rire, danser, manger, jouer. Dix années c'est bien peu pour se refaire une santé au regard des 17 millions de mort de la Grande Guerre. Alors ? Alors on n'a pas très envie de dénoncer les colonies, ni de les regarder. Et la voix d'Albert Londres a ce côté insistant de ceux qui veulent vous tenir éveillés.

Albert Londres part donc en Afrique noire, en 1927, sur la *Terre d'ébène*, c'est le titre de son livre. Il va sur les pas d'André Gide qui vient de publier *Voyage au Congo* et *Retour du Tchad*. André Gide qui part en voyageur, deux années, dans sa langue envoûtante raconte comment il devient petit à petit témoin du colonialisme. Albert Londres part comme journaliste. Quatre mois. Il veut voir, il veut comprendre. Il ne part pas comme André Gide avec une certaine gourmandise et le temps du plaisir, l'enthousiasme de l'écrivain voyageur. Albert Londres part avec son souffle, déjà dans sa phrase, il ira vite.

De retour d'Afrique, Albert Londres se fait copieusement injurier par la presse coloniale et par les Grandes Compagnies Françaises. Il se défend par une formule assassine : « *Les journaux coloniaux n'inondent pas le pays, ils imbibent seulement leurs abonnés* »... Aux Abonnés imbibés : ils sentent l'alcool de l'apéritif du blanc et vivent sur la misère du *nègre*. Le *nègre*, c'est ainsi qu'il est nommé dans les années 1920 : les peuples noirs, leurs

différences, leurs cultures, un seul mot pour les dire. Dans la langue des Abonnés imbibés le mot *nègre* se charge d'un grand mépris.

« *D'autre part, écrit Albert Londres dans son avant propos, je demeure convaincu qu'un journaliste n'est pas un enfant de chœur et que son rôle ne consiste pas à précéder les processions, la main plongée dans une corbeille de pétales de roses. Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie* »<sup>1</sup>.  
Porter la plume dans la plaie : ça fait une encre rouge. C'est le sang du peuple qui coule dans les phrases d'Albert Londres.

L'esthésie c'est le contraire de l'anesthésie. La vie. Le style qui fait circuler la vie dans les mots. L'incarnat des mots. Ce n'est pas seulement choisir parmi les mots. C'est donner le ton.

C'est faire vivre nos mots dans le souffle de notre présence au monde.

Dans la phrase d'Albert Londres, il y a le souffle du constat et de la rage, l'esthésie de la dénonciation. Il regarde, il décrit, il dit. Et sa phrase courte est toujours un coup porté. Contre le lecteur qui voudrait s'endormir. Contre l'injustice traquée comme un rat. La phrase d'Albert Londres a le poing serré, la rage au ventre. Son souffle à lui c'est la colère et l'ironie.

Il y a bien des phrases qui vous anesthésient. Elles commencent et n'en finissent pas de vous plonger en léthargie. Elles sont faites dans la règle des valse à trois temps, jouées par un orchestre qui connaît si bien la musique que l'air semble un peu rebattu. Les phrases qui vous anesthésient sont faites dans le consensus et le lieu commun.

Roland Barthes distinguait les *écrivants* payés par la machine au Naturel, et les *écrivains* qui sont des hommes et des femmes libres. Le Naturel, c'est un alibi dont se pare une majorité sociale. Les *écrivants* font le monde au Naturel, comme le thon en boîte, sauf que leur thon il est cuit et recuit. Le Naturel, pour Roland Barthes, n'est nullement un attribut de la nature physique. C'est une grande cuisine où la scène paraît vivante, mais elle anesthésie le corps social. Le Naturel, il a tous les diplômes d'objectivité et de vérité, mais il nous fait crever, il nous anesthésie. Londres Albert, il est subjectif : il regarde, il décrit. Dans sa phrase il dit la vie comme sa vie à lui. Il traduit. Il est vivant dans son texte.

« *L'ignorance serait pardonnable, l'indifférence ne l'est pas* ». Voilà ce qu'écrit Albert Londres dans son *Epilogue, quelques réflexions après le voyage en Terre d'ébène*. Le programme de la dénonciation est avancé. Nous savons bien toutes les misères du monde, les journaux sont là pour nous raconter les actualités. Et la dénonciation provoque bien notre indignation. Mais encore faut-il qu'elle soit partagée, et qu'elle provoque un débat public tel que le politique soit obligé de s'en mêler. Si rien n'assure Albert Londres de la réussite de sa dénonciation il poursuit sans relâche le fait de maintenir ouverte la capacité de s'indigner. La

---

<sup>1</sup> À propos de la devise du prix Albert Londres (*Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie*) Sophie Desmoulin écrit : « La devise du Prix précédemment évoquée (le prix Albert Londres) compte parmi les formules de l'envoyé spécial les plus communément reprises. Écrite par Albert Londres dans l'avant-propos de *Terre d'ébène*, enquête sur l'Afrique noire française publiée aux Éditions Albin Michel en 1929, cette phrase a été prélevée du texte initial et transformée en un *credo* censé résumer à lui seul un idéal journalistique. Il faut dire que le laconisme et les allitérations donnent à la phrase des allures d'aphorisme ». Sophie DESMOULIN, *Albert Londres et le grand reportage : autopsie d'un mythe*, thèse de doctorat, Université de Limoges, octobre 2014

dénonciation n'est pas une menace. Mais elle dessine au scalpel les contours de la plaie, elle maintient les mots qui permettront dans un geste partagé de faire justice.

### **Propositions pour une esthésie de la dénonciation**

Pour interroger le texte d'Albert Londres, *Terre d'ébène*, que nous considérons ici comme un objet d'analyse pour l'historien et le sémiologue autour des problématiques de la mémoire et de l'histoire coloniale, nous proposons de dissocier quatre moments qui finiront par constituer une théorie de la dénonciation.

- Une définition de l'esthésie interroge la place du témoin, l'expérience qu'il fait du monde, et les formes de la restitution de ses observations.
- Néanmoins, le style n'est pas qu'une question d'énonciations et de présences : il est dessiné aussi par les contextes politiques et culturels qui rendent possible et audible l'acte de la dénonciation. Il faut que les formes discursives de la société dans laquelle l'auteur écrit rendent possible le texte qui demande plus de justice, qui conteste donc l'ordre établi.
- Une théorie de la dénonciation ne peut faire l'économie d'une approche sur la performativité des langages : dénoncer est un acte qui attend l'indignation des publics, et qui espère, sinon qui a l'ambition de modifier le réel. En filigrane, dans l'horizon de la dénonciation, un fait jugé comme injuste doit être porté à la connaissance de tous pour que la collectivité s'en saisisse et fasse cesser une injustice. Cette définition exclue donc tous les actes de délation où l'intérêt privé ainsi que le secret et l'anonymat priment sur l'intérêt collectif.
- Enfin, la dénonciation ne peut trouver de raison si les publics ne l'entendent pas. Publics qui s'offusquent (la presse coloniale réagit violemment aux reportages d'Albert Londres en Afrique), ou publics qui s'indignent, favorables pour imposer à la République française un peu plus de dignité dans la gestion de ses colonies. Les conditions de la dénonciation sont alors réunies « pour constituer publiquement l'injustice »<sup>2</sup>.

Nous nous saisissons ici de la question coloniale à partir d'un objet médiatique qui a évolué dans sa forme et dans sa manière d'être entendu par des publics à différentes périodes de l'histoire. Publié tout d'abord dans *Le petit parisien*, par épisodes, sous le titre *Quatre mois parmi nos noirs d'Afrique* du 11 octobre au 11 novembre 1928<sup>3</sup>, puis édité chez Albin Michel en 1929 sous forme d'un livre intitulé *Terre d'ébène*<sup>4</sup>, la trajectoire de cette dénonciation du colonialisme en Afrique de l'Ouest est intéressante à plus d'un titre. « Différentes lettres envoyées par Albin Michel à Florise Londres après la mort de son père témoignent en effet d'une désaffection rapide du lectorat »<sup>5</sup> constate Sophie Desmoulins dans sa thèse sur Albert Londres. Elle poursuit : « Moins de quarante ans après sa mort, le constat est clair : plus personne ne lit Albert Londres, tombé dans un relatif anonymat (...). Ce rapide regard diachronique sur la réception de l'œuvre du grand reporter permet donc de dégager trois périodes, trois moments distincts : un intense succès de son vivant et quelques années après sa mort, un véritable creux éditorial de la Seconde Guerre mondiale à la fin des Trente

---

<sup>2</sup> BOLTANSKI Luc, DARRÉ Yann, SCHILTZ Marie-Ange. *La dénonciation*. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 51, mars 1984. Page 37. Nous reviendrons sur ce texte en fin d'article.

<sup>3</sup> Consultable sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k607358t.langFR>

<sup>4</sup> Edition de 1929 téléchargeable dans la Bibliothèque numérique Caraïbe Amazonie plateau des Guyanes à l'adresse suivante : <http://www.manioc.org/gsd/collect/patrimon/import/2012/GAD/GAD12024.pdf>

<sup>5</sup> DESMOULIN Sophie, *Albert Londres et le grand reportage : autopsie d'un mythe*, Thèse de Doctorat, Université de Limoges, dirigée par Madame le Professeur Myriam BOUCHARENC 2014, page 16

Glorieuses, puis une résurrection dans le milieu des années 1970 »<sup>6</sup>. Ainsi, Albert Londres qui représente aujourd'hui grâce à la médiatisation du prix annuel décerné en son nom le journalisme de terrain et de la dénonciation, n'aura pas toujours eu un écho clair dans les arènes de l'imaginaire de la dénonciation coloniale.

A la suite de Thomas Loué, nous souhaitons nous inscrire, à propos du colonialisme « sur le fait qu'une mémoire se matérialise à la fois dans des discours, dans des institutions, dans un espace ou dans des espaces publics ; la question de la « mémoire coloniale » donne à voir en fait tout un jeu de rapports de forces, qui des laboratoires de sciences humaines aux hémicycles politiques, et donc avec leur rythmes propres, configurent un ensemble d'espaces »<sup>7</sup>. Nous ajoutons évidemment à ces acteurs du rapport de force au sein des arènes publiques le rôle du journalisme. « Témoin de son temps » Albert Londres l'est. Mais il est aussi une figure qui identifie une mémoire de la dénonciation du colonialisme. Albert Londres resurgit dans l'espace public comme un écrivain qui compte au moment de la création du prix Albert Londres. Oublié, le voilà promu pour des générations d'étudiants en journalisme comme la figure du journaliste noble. *Terre d'ébène* redevient donc une partie de la mémoire coloniale, qui comme toute mémoire collective (et individuelle...) évolue, se transforme, au gré des intérêts du moment. Pierre Nora, dans *Les lieux de mémoire* propose cette distinction entre mémoire et histoire : « La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations. L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que de détails qui la conforte ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, écrans, censure ou projections. L'histoire, parce que opération intellectuelle et laïcisante, appelle analyse et discours critique »<sup>8</sup>.

Le texte d'Albert Londres, feuilleton-reportage puis livre-témoignage, pris entre une écriture journalistique et une écriture littéraire, a un double statut. Mémoire des abus du colonialisme, *susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations*, *Terre d'ébène* appartient à l'histoire de la dénonciation de la présence française en Afrique. *Terre d'ébène* reste une parole vivante à deux titres. D'une part, son esthésie fait de ce texte un lieu d'expériences et de rencontres prises dans les cadres d'une énonciation assumée. Son témoignage appartient à la mémoire de la dénonciation coloniale, une mémoire vivante entendue comme une référence pour les candidats d'un prix qui récompense les meilleurs reportages publiés par les jeunes journalistes. D'autre part, il est un document pour l'historien et le sémiologue et à ce titre, il *appelle analyse et discours critique*.

### **Esthésie : « être au monde et à l'autre »**

Parmi les mythologies concernant le « personnage » Albert Londres, on compte celle du terrain vécu et celle de l'expérience. Partir pour observer de ses propres yeux, partir sans préjugés au point de ne pas vouloir se documenter avant le voyage sur le sujet de son reportage. Être présent pour voir, écouter, sentir, goûter, toucher du réel ce que le corps nous en dit. Aller aussi à la rencontre de l'autre, l'entendre et lui prêter sa voix. Finalement un travail proche d'Hérodote, historien, géographe, ethnologue : comme lui, Albert Londres

---

<sup>6</sup> *ibid.*, page 18

<sup>7</sup> LOUÉ Thomas, *Les temps de la mémoire coloniale : entre production d'un savoir scientifique et espace public de la controverse*, Un entretien entre Romain Bertrand, Jean Chesneaux et Michel Giraud, organisé par Thomas Loué, in *Temporalités*, n°5, 2006, Mémoire et histoire

<sup>8</sup> Pierre Nora. – *Les lieux de mémoire ; tome I : La République*. – Paris Gallimard, 1984, p. XIX-XX

voyage, écoute, écrit. Comme lui, ce qu'il voit il le note comme certain, ce qu'il entend il peut s'en faire l'écho, mais aucun crédit n'est donné aux paroles rapportées.<sup>9</sup> Ce qui compte, finalement, c'est le travail de la restitution, l'écriture du reportage, son style : partition, voix, musicalité, intonation, phrasé, accent, résonance, teinte, rythme...

Le texte de Nicole Pignier, *De la vie des textes aux formes et forces de vie. Texte, sens et communication, entre esthésie et éthique*<sup>10</sup>, nous permet d'entrer en esthésie. Une double motivation scientifique fonde la continuité de ses recherches : « la question des transpositions et des choix médiatiques, génériques dans le processus sémiotique et celle du style énonciatif porteur, marqueur d'une sensibilité, d'une esthésie particulière au sens de manière d'être au monde et à l'autre »<sup>11</sup>. Ce serait là une possible devise pour dire l'éthique et l'esthésie des reportages d'Albert Londres : « être au monde et à l'autre ». C'est dans cette double expérience, où *l'autre* est celui que j'écoute pour raconter sa vie et celui à qui je raconte une histoire, que la vie des textes d'Albert Londres fait sens. La dénonciation va prendre racine dans ce mouvement où le témoin de la parole des acteurs relaie cette expérience de l'écoute. Partir en Afrique de l'Ouest, écouter les acteurs et les sujets du colonialisme, écrire dans *Le petit parisien* puis sous forme de livre cette expérience de la violence coloniale et ses contradictions. Si « L'expérience du terrain est une expérience de partage du sensible »<sup>12</sup>, selon les mots de François Laplantine, cela ne signifie pas que le texte de la dénonciation doive se dire dans la convocation de la compassion du lecteur. Dans l'esthésie de la dénonciation, l'expression des émotions ne submerge ni le témoin, ni la restitution de son expérience.

Nicole Pignier souligne cette différence entre fusion et relation : « L'esthésie est pour nous et avec le recul de tous nos travaux, une relation au monde, pas une fusion au monde »<sup>13</sup>. Dans le texte d'Albert Londres, l'ironie mais aussi une certaine forme d'humour rageur construisent la distance face au réel. Cette relation au monde évite la compassion ou la pitié et rend plus efficace le geste de la dénonciation.

Dans *Terre d'ébène*, Albert Londres prend la parole : il est là dans son texte. Mais il donne la parole.

Aux noirs (qui parlent petit nègre dans une tentative de retranscription proche de *Tintin au Congo*) :

« Ti frappes ? dit le Noir. Ah ! ti frappes ? Ici c'est pas France, c'est Sénégal, toi comprendre ? Sénégal, mon Patrie, ici, chez moi, toi comprendre ? »<sup>14</sup>.

Aux blancs :

« Je suis la preuve vivante que le français qui vient à la colonie, qui mange peu, ne boit pas, ne sieste pas, que ce français prospère, s'enrichit et finit par être un surhomme »<sup>15</sup>.

Au milicien :

« Dibout ! Dibout (debout) ! Cinquante hommes pour ma commandant !

C'est le milicien qui apparaît.

Il faut relever un pont retaper une route, etc.

Le chef ne va pas donner ses enfants ni ses gendres. Il cède les captifs.

-Sauvazes ! Crie le tirailleur, qui est aussi nègre qu'eux. En route. Courir. Chicotte !.

Cela s'appelle les prestations.

Chaque noir, en dehors de l'impôt, doit de sept à quinze jours de prestations par an »<sup>16</sup>.

---

<sup>9</sup> HARTOG François, *Le miroir d'Hérodote*, Gallimard folio Histoire 2001

<sup>10</sup> PIGNIER Nicole, *De la vie des textes aux formes et forces de vie. Texte, sens et communication, entre esthésie et éthique*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Bourgogne, 2012, page 7

<sup>11</sup> ibid page 7

<sup>12</sup> LAPLANTINE François, *Le social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, éditions Téraèdre, coll. « L'anthropologie au coin de la rue », Paris, 2005, 220 p

<sup>13</sup> Pignier Nicole, ibid. page 38

<sup>14</sup> *Terre d'ébène*, page 17

<sup>15</sup> page 41

Il donne la parole aux métis, aux captifs, à l'administrateur civil, aux femmes de Tombouctou, au petit fonctionnaire et au sous-officier, à Monsieur Dupuis devenu Yacouba, aux petits commerçants, au Père Séri, au prospecteur, au *capita* de vingt ans dans une coupe de bois :

*J'ai toujours la trique à la main. On ne connaît pas deux façons de travailler ici. C'est dommage. Moi je les soigne. Je ne les vole pas sur leurs rations. Ils savent que je suis juste si je suis dur. Pas un ne m'en veut. Ils sont même rares ceux de chez moi qui ne finissent pas leur contrat. Je suis celui qui fait le moins de morts dans la région<sup>17</sup>.*

Le texte d'Albert Londres est un lieu de vies. Très loin de la neutralisation des énoncés, il dit le corps du journaliste, et sa place dans le monde. Il dit sa manière d'être au monde et à l'autre. Et c'est dans cette écriture et ce style particulier, dans cette parole singulière, qu'Albert Londres trouve la tonalité de la dénonciation.

### **Le dispositif éditorial de la dénonciation**

Nelly Wolf dit du style qu'il est un acte social<sup>18</sup>. Ce qui pourrait apparaître comme un geste éminemment individuel et *intime* (l'écrivain, seul à sa table de travail, absorbé par son écriture) est résolument l'héritage d'une histoire politique et culturelle. La dénonciation du colonialisme ne va pas de soi dans les années 1920, mais elle est rendue possible grâce à une histoire conjointe de la littérature, du journalisme, et du politique. L'esthétisme de la dénonciation est audible par des publics grâce à une histoire des dispositifs discursifs de la dénonciation.

Ainsi pourrait-on engager à la suite de Nelly Wolf une *sociostylistique*<sup>19</sup> de la dénonciation. Nous ne pouvons prétendre ici à une histoire de l'écrit saisi et configuré par l'acte de la dénonciation. Mais en France, les *Cahiers de doléance* institués en 1789, appelés aussi « cahiers de remontrances, plaintes et doléances », inscriront dans la mémoire Républicaine la possibilité de contester l'autorité du pouvoir et ses décisions. Avant eux, la figure de l'écrivain philosophe qui dénonce des situations qu'il juge immorales peut aussi bien s'entendre chez Molière que chez Voltaire ! Plus tard, les figures d'Emile Zola ou de Victor Hugo, écrivains, journalistes, pourfendeurs de l'injustice poursuivent une histoire de la littérature pleinement engagée dans les arènes publiques.

Plus largement, la culture de la démocratie pour Michael Walzer qui distingue *culture démocratique* et *politique démocratique* organise : « acceptation du pluralisme, droits de l'opposition, système organisé pour remplacer les dirigeants, libertés d'association et de presse »<sup>20</sup>. C'est donc bien au cœur d'une histoire politique et culturelle qu'il faut entendre le texte d'Albert Londres et sa dénonciation du colonialisme.

---

<sup>16</sup> page 50

<sup>17</sup> page 145

<sup>18</sup> WOLF Nelly, *Proses du monde : Les enjeux sociaux des styles littéraires*, Presses universitaires du Septentrion, 2014 : « L'écrivain crée son style en imprimant sa marque à la langue ; mais cette marque est celle d'un individu socialement déterminé. Le style est un acte social. Le choix et l'usage d'une langue littéraire recouvrent des enjeux sociaux ».

<sup>19</sup> Ibid

<sup>20</sup> Michael Walzer distingue les régimes démocratiques et la culture de la démocratie : « Dans la plus grande partie du monde, aujourd'hui, la démocratie est le seul régime politique légitime. Il faut au moins préserver les apparences. Mais la culture démocratique, elle, est beaucoup plus rare. Elle est absente de certaines parties du monde, et elle a parfois du mal à se maintenir même dans les pays où les pratiques démocratiques sont le mieux enracinées : acceptation du pluralisme, droits de l'opposition, système organisé pour remplacer les dirigeants, libertés d'association et de presse ». *Entretiens du 20<sup>ème</sup> siècle*. Unité d'analyse et de prévision « Quelle



*Terre d'ébène* s'écrit aussi dans un environnement où les méfaits de la colonisation sont débattus. André Gide publie en 1927 *Voyage au Congo* et en 1928 *Le retour du Tchad* aux éditions Gallimard. Il s'agit des carnets de route tenus par l'écrivain lors de ses voyages en Afrique qui débutent à Dakar, Sénégal, en juillet 1925 et se terminent à Douala, Cameroun, en mai 1926. Accompagné du jeune Marc Allégret qui fait des photographies et tourne des séquences de film comme s'il s'agissait d'une mission anthropologique, André Gide écrit. Son esthésie à lui est à fleur de peau. Grandes marches, grands paysages, immense Afrique, chaleurs lourdes, orages apocalyptiques, boues, déserts, nuits splendides, intensité des lumières. André Gide parsème ses carnets de voyages de notes de lectures : il s'isole du bruit, des tambours, des fêtes, et jouit de la littérature. Il regarde les plantes et les animaux et s'émerveille sans cesse des couleurs de l'Afrique. Il se désole de la bêtise humaine, supporte difficilement la grossièreté des colons blancs. Il fait sans cesse les comptes de l'intendance, se soucie de ce que représente l'argent que l'on donne aux porteurs, aux boys, au cuisinier. Certains jours il souffre et se plaint de l'inconfort, des mouches, ou de l'odeur d'une carcasse d'hippopotame que l'on charge sur la barque pour la cuisiner.

Il vit intensément ce voyage qui se transforme malgré lui en un témoignage contre le colonialisme. Parti « à l'aventure », pour un voyage de découvertes, écrivain –voyageur, André Gide est confronté à la violence coloniale. Sa sensibilité ne peut faire l'économie d'une dénonciation qui va lui prendre du temps et de l'énergie. Ainsi, ce voyage, qui aurait pu être une traversée romanesque de l'Afrique, se transforme en un réquisitoire contre les conditions de vie que l'administration coloniale et les grandes compagnies font subir aux peuples des régions traversées : « Il est grand temps de se ressaisir, de mettre fin à un régime qui n'est pas seulement stupide et déplorablement onéreux, mais inhumain et déshonorant pour la France »<sup>21</sup>. A la fin de l'ouvrage, on trouve un *Appendice contenant les documents relatifs à la question des grandes compagnies concessionnaires*, où sont éditées les correspondances d'André Gide avec Monsieur le Gouverneur Général intérimaire de l'Afrique équatoriale française, avec Monsieur Poissenot, Directeur Général de la Compagnie Forestière Brazaville, avec Monsieur Weber, Directeur de la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui. On y trouve la reproduction d'une très longue lettre de Monsieur Weber à Monsieur Léon Blum, Député, directeur du journal *Le populaire*, qui se faisait l'écho dans deux articles publiés les 5 et 7 juillet 1927 des témoignages d'André Gide. On y trouve aussi un long article d'André Gide paru dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1927, admirablement informé sur les privilèges que l'Etat français laissait aux Grandes compagnies pour exploiter le sol africain :

« Enfin, malgré ses bénéfices considérables, la Compagnie Française du Haut Congo n'a jamais rien fait pour améliorer le sort des indigènes qu'elle exploite : ni route, ni école, ni hôpital ; pas la moindre organisation sanitaire. Elle laissera en s'en allant, si tant est qu'elle s'en aille enfin, un pays saigné à blanc et des indigènes plus misérables qu'avant l'arrivée des blancs »<sup>22</sup>.

### **Du *Petit Parien* aux éditions Albin Michel : les contextes de la dénonciation**

Albert Londres part donc faire son reportage quand la question coloniale est déjà, à des degrés divers, débattue au sein des espaces publics en France. Cependant, la force d'Albert Londres, cet « être au monde et à l'autre » qui se dit dans une esthésie de la dénonciation prend corps

---

démocratie pour le futur ? », texte de la conférence du 13 novembre 1997 à l'UNESCO, cité par F. Lambert, *Sémiotique de l'image. Contribution à une éducation aux médias. Note pour l'habilitation à diriger des recherches*, Université de la Sorbonne nouvelle Paris III, 1998, p.148

<sup>21</sup> André Gide, *Voyage au Congo, suivi de Le retour au Tchad, Carnets de route*, Galimard, 1927 et 1928, édition Folio 2013, page 544

<sup>22</sup> *ibid.* page 538

dans une double stratégie éditoriale garante d'une signature particulière. Le journal d'abord : publié par épisode, son reportage vient occuper la Une du *Petit parisien* avec des photographies qu'il fait et des dessins produits par Rouquayrol qui l'accompagne dans son voyage<sup>23</sup>.

Le livre ensuite, qui rassemble en un seul récit la charge du témoignage.

Le texte d'Albert Londres occupe donc successivement deux espaces éditoriaux où la dénonciation n'a pas la même intensité. Dans l'épisode imprimé sur du papier journal et vendu dans le *quotidien* du lecteur (dans sa quotidienneté), le récit est vécu dans l'offre de l'actualité. Le témoignage d'Albert Londres est un des bruits du monde, pris en charge par une parole qui a de l'humour, de la distance et la force du désaccord avec le pouvoir économique et politique. Dans le livre, il s'agit d'un geste où s'enchaînent en trente chapitres les rencontres et les témoignages pour former une unité narrative qui condense la charge de la dénonciation. Il semblerait que dans le contexte éditorial du journal dont le titre général du reportage est *Quatre mois parmi nos noirs d'Afrique* (on appréciera ce possessif quasi paternaliste), Albert Londres soit moins libre de sa parole que dans le livre *Terre d'ébène*. Le texte s'écrit dans deux formes subtilement différentes.

*« Trois tambourins, un flûtiau.*

*Quand la musique s'arrête, les tapeurs s'arrêtent.*

*Le capita fait repartir le tout avec son manigolo.*

*Ce sont les captifs !*

*Eh ! Oui ! Les captifs !*

*L'esclavage, en Afrique, n'est aboli que dans les déclarations ministérielles d'Europe.*

*Angleterre, France, Italie, Espagne, Belgique, Portugal envoient leurs représentants à la tribune de leur Chambre. Ils disent : « L'esclavage est supprimé, nos lois en font foi ».*

*Officiellement oui.*

*En fait non »<sup>24</sup>.*

Les éditions Arléa (2008) ont respecté la mise en page de l'édition originale chez Albin Michel (1929). Une mise en page qui dans tout le livre donne un rythme au phrasé d'Albert Londres : « Officiellement oui. Point à la ligne. En fait non ». Le démenti vient se dire un peu comme une blague : « Tu veux du colonialisme propre et vertueux ? ... Eh bien ! Tu n'en auras pas... ». Mais Albert Londres, dans l'édition du livre, a supprimé une phrase qui apparaît dans *Le petit parisien*... Dans son numéro daté du 17 octobre 1928, à la Une, on peut lire :

*Ils disent : « L'esclavage est supprimé, nos lois en font foi ».*

*Officiellement oui.*

*En fait non. Et peut-être n'est-ce pas encore possible.<sup>25</sup>*

Cette petite phrase qui tempère la dénonciation (« Et peut-être n'est-ce pas encore possible ») résonne comme un compromis d'Albert Londres pour la publication de son texte dans le quotidien. *Le petit parisien* a un lectorat certes ouvert d'esprit, mais il faut ménager l'hétérogénéité de ses acheteurs...

L'autorité coloniale française avait instrumentalisé à son profit la hiérarchie sociale de certaines sociétés africaines où les « chefs des famille dominantes » gouvernaient les « captifs de case » de ces mêmes familles.

---

<sup>23</sup> Il faudrait engager une recherche sur l'esthésie de la dénonciation par l'image. Dessins de presse, photographies, viennent se constituer comme des documents qui disent autrement « l'être au monde et à l'autre ».

<sup>24</sup> Albert Londres, *Terre d'ébène*, éditions Arléa, 1992, page 47, c'est nous qui soulignons.

<sup>25</sup> *Le Petit Parisien*, 17 octobre 1928, page 1, *Quatre mois parmi nos noirs d'Afrique*

*On les appelle : captifs de case. Ce terme n'est pas une expression, vestige du passé ; il désigne une réalité. En langage indigène, ils répondent au nom de Ouoloso qui signifie : naître dans la case. Ils sont la propriété du chef, tout comme les vaches et les autres animaux. Le chef les abrite, les nourrit. Il leur donne une femme ou deux. Les couples feront ainsi des petits ouolosos (...).*

*C'est le captif que l'on recrute pour l'armée. Et pendant la guerre c'était parfois son maître qui, tenant lieu de parent, touchait l'allocation !*

*C'est le captif qui constitue les compagnies de travailleurs. Là, il en a pour deux ans. C'est lui qui creuse le canal de Sotuba. Lui qui a fait et qui fait les chemins de fer du Sénégal, du Soudan, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire, du Togo, du Dahomey. Du Congo ! Nous arriverons au Congo, soyez patients ; nous aurons chaud, mais ce ne sera pas pour rien.<sup>26</sup>*

Les grandes compagnies industrielles, mais aussi les représentants de l'autorité coloniale, profitaient largement de l'obéissance des captifs de case pour utiliser une main d'œuvre à très bon prix, sinon gratuite...

Il faut lire le chapitre six de *Terre d'ébène* d'où est extrait ce passage. Il a pour titre dans le livre « Le moteur à bananes ». Langue de colons : pas de voitures, pas de brouettes, pas de rouleaux compresseurs, pour construire l'Afrique selon les plans du blanc. On dispose du nègre qui marche à la banane. C'est moins cher que l'essence et c'est désopilant<sup>27</sup>. Mais dans *Le petit parisien*, c'est un autre titre qui apparaît pour présenter cet épisode : « *La loi française a rendu les noirs libres mais les chefs de couleurs ont toujours leurs captifs* ». On voit bien dans le livre d'Albert Londres, *Terre d'ébène*, combien l'administration coloniale favorise toute exploitation humaine parallèlement à l'exploitation des ressources naturelles. Le « matériel humain » marchait à la banane... La version du *Petit parisien* est moins abrupte : elle adoucit le tableau. Une analyse comparée rigoureuse entre les deux versions montrerait comment le contexte éditorial modifie la charge de la dénonciation. Dans les colonnes du *Petit parisien*, Albert Londres doit tout de même se plier à la politique du journal et sa polyphonie énonciative. Dans le livre, il est auteur, seul responsable de ses écrits, et il dénoncera le colonialisme de manière plus crue.

## **Les « conditions de félicité » de la dénonciation**

*Aujourd'hui il faut parler. La France a le droit de savoir. Un drame se joue ici. Il a pour titre Congo-Océan.*

*Epuisés, mal traités par les capitais, loin de toute surveillance européenne (Monsieur le ministre des Colonies, j'ai pris à votre intention quelques photographies, vous ne les trouverez pas dans les films de propagande), blessés, amaigris, désolés, les nègres mouraient en masse.*

*Au Moyen Logone, au Moyen Chari, au Dar el Koutti, dans la Haute Kato, au Bas Bomou, dans les régions du Gribingui, d'Ouaka, d'Ouham, dans la Haute Sanga, dans le Bas-Bangui, dans le N'Goko Sanga, de l'Oubangui au Pool, maris, frères, fils, ne revenaient pas. (...)*

*Le matériel humain recruté dans ces conditions n'était plus de première qualité. Comme les moyens de transport et de ravitaillement n'avaient pas été améliorés, le déchet augmenta. Les chalands auraient pu s'appeler des corbillards et les chantiers des fosses communes.<sup>28</sup>*

---

<sup>26</sup> *Terre d'ébène*, page 48, 50 et 51

<sup>27</sup> Cette langue de colons est tenace : elle traverse le temps et s'entend dans les rue de la République française post-coloniale. Madame Taubira, ministre de la justice du gouvernement de François Hollande en 2014 en sait quelque chose. Une petite fille blanche dressée par ses parents, au passage de la ministre à Angers, crie plusieurs fois le slogan : « la guenon mange ta banane, la guenon mange ta banane... ». Madame la ministre de la justice des blancs qui est noire est pensée dans l'histoire d'un moteur à banane. Les mots d'hier innervent les mots d'aujourd'hui.

<sup>28</sup> *Terre d'ébène*, pages 192 à 194

Dénoncer est un acte performatif. La langue performative est pensée dans les registres de l'action. Elle n'est pas seulement un échange entre deux personnes qui parlent la même langue. Elle change aussi l'ordre du monde. Albert Londres s'adresse, dans les lignes que nous venons de citer, à la France (à *l'opinion publique* en tant qu'elle est un imaginaire de la réception) et au Ministre des Colonies qui représente l'institution qui les gère : « La France a le droit de savoir. (...) Monsieur le ministres des colonies, j'ai pris à votre intention quelques photographies, vous ne les trouverez pas dans les films de propagande ». Dénoncer, ce n'est pas accuser, ce n'est pas diffamer, encore moins injurier.

Dans un article intitulé *La dénonciation*, Luc Boltanski, Yann Darré et Marie-Ange Schiltz analysent 275 lettres de dénonciation reçues par le Service des informations générales du quotidien *Le Monde* de 1979 à 1981<sup>29</sup>. Les technologies numériques n'avaient pas encore offert leurs innombrables dispositifs d'écritures de dénonciation et de mobilisation (pétition en lignes, réseaux sociaux, sites dédiés) : les trois sociologues travaillent donc sur des lettres manuscrites ou tapées à la machine à écrire. La dénonciation, écrivent-ils, est un système de relation entre quatre actants : « 1) celui qui dénonce ; 2) celui en faveur de qui la dénonciation est accomplie ; 3) celui au détriment de qui elle s'exerce ; 4) celui auprès de qui elle est opérée. (...) On parlera par convention de dénonciateur, de victime, de persécuteur et de juge... »<sup>30</sup>.

Chacun des actants occupe une place entre le singulier et le collectif. Celui qui dénonce peut parler en son nom ou au nom d'un collectif. La victime peut-être un homme ordinaire qui a subi une injustice ou un peuple tout entier... Le persécuteur peut-être un individu isolé ou un Etat envisagé comme une totalité. Enfin, celui à qui est adressé la dénonciation peut-être un groupe précis de personnes et jusqu'à *l'opinion publique* dans son ensemble...

Albert Londres avait un pouvoir de mobilisation conséquent. *Le chemin de Buenos Aires* publié avant *Terre d'Ebène* s'est vendu à cent mille exemplaires. Le journaliste-reporter-écrivain a fait de son incorruptibilité une marque de fabrique. Et ses textes, ceux publiés dans le journal d'information et ceux publiés dans l'édition, lui confèrent une double caution. Car si c'est bien lui qui dénonce, des institutions se portent garantes de son témoignage. Pourtant, c'est bien un « je » qui signe et qui dit son « être au monde et à l'autre ». Il s'engage dans l'adversité, assume son acte de dénonciation, et nomme les persécuteurs : l'administration coloniale, les grandes compagnies, et l'Etat dans son ensemble qui feint d'ignorer la situation de ses colonies d'Afrique de l'Ouest. Ces mêmes acteurs, André Gide les convoquera comme « ressources institutionnelles mobilisables pour constituer publiquement l'injustice »<sup>31</sup>. Pour Albert Londres, le juge ultime, celui à qui est adressée la dénonciation, ce sera le lecteur du journal, *a posteriori* celui du livre, mais aussi rien moins que *la France* : « La France, grande personne, a le droit à la vérité »<sup>32</sup>. La France ? A chacun d'imaginer sa *France* : république responsable, patrie des droits de l'homme et du citoyen, pays où la culture de la démocratie est enracinée, la France est dans le registre d'Albert Londres ce peuple susceptible de se lever pour combattre l'injustice.

« La condition minimum à laquelle doit satisfaire une dénonciation pour avoir des chances de réussir c'est (...) d'être suivie »<sup>33</sup>. Albert Londres est lu. Cela suffit déjà pour que le gouverneur de l'AOF organise après la publication de *Terre d'ébène* un voyage de presse pour douze journalistes et douze parlementaires afin de dédire le témoignage.

---

<sup>29</sup> BOLTANSKI Luc, DARRÉ Yann, SCHILTZ Marie-Ange. *La dénonciation*. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 51, mars 1984. pp. 3-40.

<sup>30</sup> Ibid. page 6

<sup>31</sup> Ibid. page 37

<sup>32</sup> *Terre d'ébène, Epilogue, Quelques réflexions après le voyage*, page 214

<sup>33</sup> BOLTANSKI Luc, DARRÉ Yann, SCHILTZ Marie-Ange. *La dénonciation*. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 51, mars 1984. Page 19

*La pile ne bougeant pas davantage, les capitas se ruèrent sur les hommes nus. Ils les frappèrent avec les pieds et les poings. Aucun ne protestait. Sous la douleur, l'un se redressa cependant, et prit sa hanche dans sa main. Il y eut un temps d'arrêt et la danse recommença. Alors, quatre noirs quittèrent la pile et vinrent vers moi, me montrant des doigts écrasés. Deux autres avaient la figure ensanglantée par la chicotte. Un septième une blessure au cou.*

*Cette méthode n'aboutissait qu'à des hurlements et qu'à des plaies. Je fis arrêter le travail du seul droit que j'étais blanc. Et je signais sept bons pour l'hôpital, du moins ce qu'on appelle ainsi, comme si j'avais été médecin !*

- *Ah me disaient les Saras d'une voix si lasse, toujours l'hôpital !*

*Cela eut lieu le 22 avril, entre onze heures et midi, sur la route des caravanes, après avoir passé la montagne de Savon, deux kilomètres avant M'Vouti.<sup>34</sup>*

Le lieu, la date, l'heure, les victimes et les persécuteurs, le témoin qui agit, ce récit résonne comme une déposition. Quand André Gide voyage et entretient une correspondance très informée avec les « ressources institutionnelles mobilisables », son statut est celui d'un grand écrivain. Son lectorat et son cercle de connaissances n'est pas « le peuple ». Quand Albert Londres voyage, il écrit pour *la France*. Ce qu'il voit et ce qu'il vit, il le dit dans une langue offensive. La phrase d'Albert Londres est courte. Elle ne fait parfois qu'un mot. Et ce rythme donne un ton d'urgence à ce qu'il dit. Une urgence qui reste vraie encore aujourd'hui. Elle maintient ouverte la mémoire de la dénonciation. Elle rend possible dans la mémoire collective cette écriture particulière comme un geste renouvelable. Elle appartient aussi à l'écriture de l'histoire africaine. Cette temporalité de l'urgence est celle des grandes causes. Il faut agir vite. Mais face aux grandes causes qui souvent nous dépassent, l'esthésie de la dénonciation d'Albert Londres se dit à taille humaine. Et la *France*, juge et partie, est alors susceptible de retrouver son humanité.

## BIBLIOGRAPHIE

AMBROISE-RENDU Marie-Claude, DELPORTE Christian (dir.), *L'Indignation : histoire d'une émotion* (XIXe-XXe siècles), Nouveau Monde, coll. « Histoire culturelle », 2008, 254 pages

ARON Paul, *Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage*, dans *CONTEXTES* n° 11, « Le Littéraire en régime journalistique », ARON Paul et GEMIS Vanessa (dir.), 2012, revue de sociologie de la littérature, Université de Liège

ARON Paul, *Postures journalistiques des années 1930, ou du bon usage de la « bobine » en littérature*, revue de sociologie de la littérature, *CONTEXTES*, n°8, Université de Liège, 2011

ASSOULINE Pierre, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter, 1884-1932*, Balland, coll. « Folio », 1989, 632 pages.

BOLTANSKI Luc, Darré Yann, Schiltz Marie-Ange. *La dénonciation*. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 51, mars 1984. La dénonciation. pp. 3-40.

CESAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris Présences africaines, 1955

CHALEVELAKI Maria, «Présence et signification : entre régularité et débordements», *ACTES SÉMIOTIQUES* [En ligne]. 2010, n° 113

CORNU Daniel, *Journalisme et vérité*, Genève, Labor et Fides, coll. Le champ éthique, 2009, 496 p.

DESMOULIN Sophie, *Albert Londres et le grand reportage : autopsie d'un mythe*, Thèse de Doctorat, Université de Limoges, dirigée par Madame le Professeur Myriam BOUCHARENC 2014

FERRO Marc, dir, *Le livre noir du colonialisme xvi<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècle : de l'extermination à la repentance* Paris, Robert Laffont, 2003, 843 p.

FOLLÉAS Didier, *Albert Londres en terre d'ébène : récit*, Arléa, coll. « Arléa Poche », 2009, 197 pages.

---

<sup>34</sup> *Terre d'ébène*, page 204, 205

- GIRARDET Raoul, *L'Idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Hachette Littérature, 1972, 506 pages.
- GIDE André, *Voyage au Congo, suivi de Le retour au Tchad, Carnets de route*, Galimard, 1927 et 1928, édition Folio 2013, page 544
- HAMON Philippe, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Hachette livre, 1996, 158 pages.
- HARTOG François, *Le miroir d'Hérodote*, Gallimard folio Histoire 2001
- LAPLANTINE François, *Le social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, éditions Téraèdre, coll. « L'anthropologie au coin de la rue », Paris, 2005, 220 p
- LONDRES Albert, *Œuvres complètes*, Henri AMOUROUX (éd.), Arléa, 1992.
- LONDRES Albert, *Câbles & reportages*, Francis LACASSIN (éd.), Arléa, 1993.
- LOUÉ Thomas, *Les temps de la mémoire coloniale : entre production d'un savoir scientifique et espace public de la controverse*, Un entretien entre Romain Bertrand, Jean Chesneaux et Michel Giraud, organisé par Thomas Loué, in *Temporalités*, n°5, 2006, Mémoire et histoire
- OUELLET Pierre, *Poétique du regard*,
- PIGNIER Nicole, *de la vie des textes aux formes et forces de vie. Texte, sens et communication, entre esthésie et éthique*, Habilitation à diriger des recherches, 2012 Université de Bourgogne
- WOLF Nelly, *Proses du monde : Les enjeux sociaux des styles littéraires*, Presses universitaires du Septentrion, 2014, 288 p.